

PAR MARTINE DUCOUSSET

QUEULE d'anar avec, pour tout bagage, la tendresse. A 68 ans, Ferré hurte sa revolta et grogne sa rage, comme avant. Et s'émerveille d'amour, comme toujours. A la Mutualité comme à l'Olympia, il chante sa vie. La solitude, la femme, la nuit, la folie, la mort, la mélancolie, l'anarchie. C'est tout lui, ça. Un poète de ce siècle, un militant du désordre, une chemise - noire - qui n'est que la chemise d'un artiste. Parce qu'avant tout Ferré le saltimbanque aime la musique. Et veut la partager avec les autres. Avec ceux qui comprennent, ceux qui, malgré le majuscule ennui tout proche, pensent les mêmes choses. Ferré 84, c'est Ferré de tous les temps. Celui qu'on aime parce qu'il nous ressemble. Notre mémoire et notre espoir.

"L'UNITE": Après douze ans d'absence, vous foulez à nouveau la scène de l'Olympia. Pourquoi ce retour? Pour le plaisir, ou pour prouver quelque chose?

LEO FERRE: Je n'ai jamais eu envie de prouver quoi que ce soit, vous savez. Je ne suis pas comme ça. Non, on m'a juste téléphoné, il n'y a pas longtemps, pour me proposer de revenir ici quinze jours, et j'ai accepté. C'est tout simple. Ce n'est pas moi qui ai cherché à faire l'Olympia. Sinon, je l'aurais cherché avant.

- Quand on a, comme vous, tellement chanté pour la cause, pour les causes, dans de nombreux galas de soutien, et qu'on se retrouve à l'Olympia, ce "temple de la chanson", cette institution, ne se sent-on pas un peu "décalé"? Le public vous paraît-il différent?

- Je ne me suis pas posé la question. Remarquez, c'est une institution, mais pas dans le mauvais sens. Un vrai music-hall, sauf que le music-hall d'avant, avec ses premières parties, n'existe plus. Le public? Il est peut-être un peu plus discret, un peu moins chaleureux. Mais ça ne me gêne pas. Moi, je chante. Comme d'habitude.

- Depuis trente ans que vous faites ce métier, votre musique, votre écriture ont changé. Entre "Jolie môme" et "la Mémoire et la mer", puis entre "Et basta" et "l'Opéra du pauvre", il y a de grandes différences. En avez-vous conscience, et comment expliquez-vous cette évolution?

- Je ne sais pas. En tout cas, ce n'est pas délibéré. Si vous me demandiez aujourd'hui de faire une chanson comme "Jolie môme", j'en serais incapable. Ou alors, il faudrait que je me remette dans le coup, que je retravaille ce genre de chansons. Mais c'est vrai que des textes comme "Il n'y a plus rien" ou "le Chien" n'ont jamais été de la chanson. Parce qu'il y a de la musique, et parce que c'est moi, certains imaginent que c'est de la chanson. Mais c'est faux. Seulement, quand les gens me disent ça, je ne rectifie pas. Je sais que c'est parce qu'ils imaginent que c'est de la chanson qu'ils écoutent bien.

# MONSIEUR TOUT NOIR

Léo Ferré, le poète du siècle, nous est revenu.

Toujours aussi partial, tendre, misogyne et anar. Depuis « Monsieur Tout Blanc », violente apostrophe lancée au pape, il y a plus de vingt ans, ce militant du désordre n'a pas changé.

- Votre tour de chant semble construit autour de trois thèmes: l'artiste, la femme, l'anarchie. Est-ce juste?

- Je ne l'ai pas fait exprès. Mais vous avez trouvé, c'est très bien. Pour la femme, c'est vrai, j'ai groupé plusieurs chansons. La femme, c'est indéfinissable, et puis indispensable. Je suis lucide quand même. Je dis aussi que parfois... bon. Mais l'amour, ça aide. C'est indispensable à la vie, à ma vie en tout cas. Quoique pourtant, la plupart du temps, je l'invente. Comme ça, je suis sûr de ne pas me tromper. Pour en revenir au spectacle, j'ai bien réuni consciemment certaines chansons sur la femme. Pour le reste... Un tour de chant, j'ai toujours peur de ne pas le faire comme il faut. On n'est jamais sûr. C'est comme une pièce de théâtre. A part que dans une pièce il y a tout, le début, la fin. Tandis que moi, je commence une pièce qui dure quatre minutes, et puis j'en recommence une autre, c'est ça le problème. D'ailleurs, ce n'est pas un problème.

- Nous parlons de la femme. Vous avez une solide réputation de misogyne...

- Je suis le contraire d'un misogyne. Remarquez, on dit toujours d'un misogyne que c'est quelqu'un qui aime trop les femmes.

- C'est un peu facile, non? Vous avez tout de même affirmé un jour que les femmes n'étaient que des ovaires intelligents, ajoutant qu'il n'y avait pas d'équivalent féminin de Beethoven, Yan Gogh, ou Shakespeare. Vous qui avez si bien chanté l'oppression, ne pensez-vous pas que cette oppression avait pu justement empêcher les femmes de créer?

- Je vais vous dire une chose. Pourquoi n'y a-t-il pas de femme grande artiste? C'est vrai, nommez-moi une femme grande artiste. Il n'y en a pas. Je vais vous dire pourquoi. La femme fait la plus grande œuvre d'art qui soit: un enfant. Seulement, ça a l'air si banal que les gens ne se rendent pas compte. Voilà, c'est tout. Mon fils est plus beau que la 9<sup>e</sup> Symphonie. Alors? C'est indéfinissable. Je ne comprends pas ces femmes qui font maintenant des enfants sur commande, et qui les vendent. Je ne comprends pas. Les œuvres d'art ne s'achètent plus seulement chez les antiquaires, aujourd'hui que certaines femmes veulent bien se prêter à ce jeu. Bon, ce que je voulais dire en fait, c'est que l'artiste est un peu femme.

- Oui, mais la femme peut avoir envie d'être artiste. D'être Léo Ferré, par exemple.

- Sûrement. Mais ne me ridiculisez pas. Je dis seulement que la femme fait la plus belle œuvre d'art, et qu'elle n'en est pas consciente. Ce n'est pas l'oppression qui a pu l'empêcher de créer. Mais je ne suis pas misogyne, si vous saviez! La femme, il faut la regarder à genoux. Et savoir que quand on vous met le grappin dessus, on vous met le grappin dessus.

- Pourquoi à genoux?

- Parce que c'est beau, c'est tout.

- Passons maintenant au deuxième thème qui court tout au long de votre spectacle: l'artiste. Vous évoquez Mozart, Apollinaire ou Bartok en disant d'eux: « Ils sont d'une autre race ». Vous jugez-vous aussi d'une autre race?

- Une autre race, c'est parce que l'artiste est seul. Seul devant sa page blanche, sa toile, son bloc de marbre. Et puis il est dans la marge aussi parce qu'on lui fait bien comprendre qu'il n'a pas toute sa tête, puisqu'il « se croit » artiste. Il est vilipendé, même de manière affectueuse, par ses parents. Quand j'étais petit - et ce n'était pas le Moyen Age pourtant - et que j'ai compris que j'étais musicien, enfin que j'avais quelque chose en plus, ou en moins, des autres, je me suis caché de la musique. Sinon, on me ridiculisait. Plus tard, je n'ai fait que ça. Mais seulement, parce que j'ai eu ma voix, et que j'ai pu écrire. Qu'est-ce que je serais devenu, autrement?

- Vous imaginez que vous auriez pu faire autre chose?

- Non, impossible. Mais on ne sait pas. A 20 ans, si on m'avait dit dans 40 ans tu seras comme ça et comme ça, je ne l'aurais pas cru. Si on me proposait de recommencer, tout en sachant ce qui va se passer, je ne recommencerais pas. Je ne supporterais plus cet espoir quotidien du téléphone qui va peut-être sonner, et qui ne sonne pas. Et quand il sonnait, tout me semblait arrivé. Je grossissais les événements quand on me promettait. Non, je ne recommencerais pas.

- Et la direction d'orchestre, comme au Palais des Congrès en 1975, vous recommenceriez?

- Je vais le faire bientôt, trois jours, à Nancy, Thionville et Vesoul, avec l'orchestre de Nancy. C'est une expérience formidable, même si c'est difficile de chanter et de diriger en même temps, parce que ça demande des réflexes différents. Formidable. Je me rappelle ce fameux « Concerto pour la main gauche » de Ravel. Pendant la dernière cadence, je faisais éteindre la lumière. Seul le pianiste était éclairé. Je me mettais de côté, j'écoutais et je regardais la salle. Vous ne pouvez pas savoir ce silence qu'il y avait. Et la plupart des gens ne connaissent pas cette œuvre. Moi, j'étais l'intermédiaire. Et je prétends qu'aujourd'hui encore, pas par décret bien sûr, mais à cause de tous ces gens qui classifient, on défend la musique et la poésie à la misère.

- Ça vous attriste?

- Oh là, évidemment! Je me souviendrai toujours de ces concerts que j'avais donnés pour les Jeunesses communistes, avec l'orchestre de l'Essonne. Un dimanche, il y avait une fête, donc, pour ces jeunes communistes. Six mille mecs, les saucisses, et Marchais venu faire son discours. Et puis le train, le dimanche il ne passait que ça, le train. Je disais « les Amants tristes », avec une femme, une jeune chanteuse, qui psalmodiait sur la musique. Je lui ai expliqué: « A la fin, vous partez en coulisses, vous mettez une cape, puis vous revenez pour vous appuyer au piano, dos au

*Je suis le contraire d'un misogyne*  
*mon fils est plus beau que la 9<sup>e</sup> symphonie*  
*le téléphone qui ne sonne pas...*

*la mort d'Isolda*  
*le grappin dessus 16 ans après*  
*6000 mecs les communistes et Marchais*  
*Orchestre de l'Essonne*

*Jolie môme aujourd'hui incapable*



Anarchisme  
A l'Unité  
la seule gauche  
c'est 36, 37, 38

public. » Et là, elle a chanté « la Mort d'Isolde ». Eh bien, les gens étaient stupéfaits. Mais ça a fait un succès énorme. Un jour de fête populaire, comme on dit. Je n'étais pas Baudelaire, moi, j'étais l'intermédiaire.

— Après l'artiste et la musique, l'anarchie. Et d'abord, ça vous est venu comment, l'anarchie ?

— Oh ! je devais être anarchiste quand j'étais petit. Mais je ne le savais pas, ou je m'en défendais bien. Chez nous, il n'était pas question qu'on dise quoi que ce soit qui se serait éloigné d'une certaine ligne. Mon père était un type intelligent, un type gentil. Mais c'était un « pater familias » comme l'étaient les pères de tous mes amis. C'est pour ça que je dis que je devais être anarchiste dans le ventre de ma mère. Ce qui me rappelle le mot d'un maître d'hôtel que je connaissais bien : « Regarde, Léo, si je nais encore une fois, je sors du ventre de ma mère, je regarde par terre, et s'il n'y a pas de moquette, je rampe. »

— Vous terminez votre spectacle par « Il n'y a plus rien », et vous ajoutez cette phrase définitive : « Le pouvoir, d'où qu'il vienne, c'est de la merde. » Seriez-vous, par hasard, un déçu du socialisme ?

— Non, pas du tout. Quand je dis ça, je ne pense absolument pas à un pouvoir politique précis. Je parle du pouvoir, c'est tout. Le pouvoir qui, tout le temps et partout, reste le pouvoir.

— Et l'anarchie, c'est la solution ? Le système idéal ?

— Surtout pas. Ce n'est pas un système, c'est la solitude. Quand je dis que je suis anarchiste, on me demande bêtement si je m'arrête aux feux rouges. Evidemment, parce que je me respecte et que je respecte celui qui est au feu vert. Moi je suis sûr qu'un jour on arrivera à mettre de l'ordre. Non, pas de l'ordre, je n'aime pas ce mot. On arrivera à ce que les gens puissent vivre tranquilles dans une ville, sans tous ces individus qui ont encore la casquette, et qui peuvent se tromper, qui le désirent, et qui se trompent volontairement.

— En 1981, en France, la gauche est arrivée au pouvoir et a dû faire face à des réalités économi-

ques incontournables. Continuer à parler d'anarchie, n'est-ce pas complètement utopique ?

— Non, c'est la gauche maintenant qui est une notion utopique. La seule gauche qu'il y ait eu en France, c'est trois ans : 36, 37, 38. La seule qui ait fait quelque chose.

— Mitterrand et Fabius, ce n'est plus la gauche ?

— Je ne sais pas. Ils font ce qu'ils peuvent. Mais ça reste le pouvoir.

— Et avec l'anarchie, ce serait le septième ciel ?

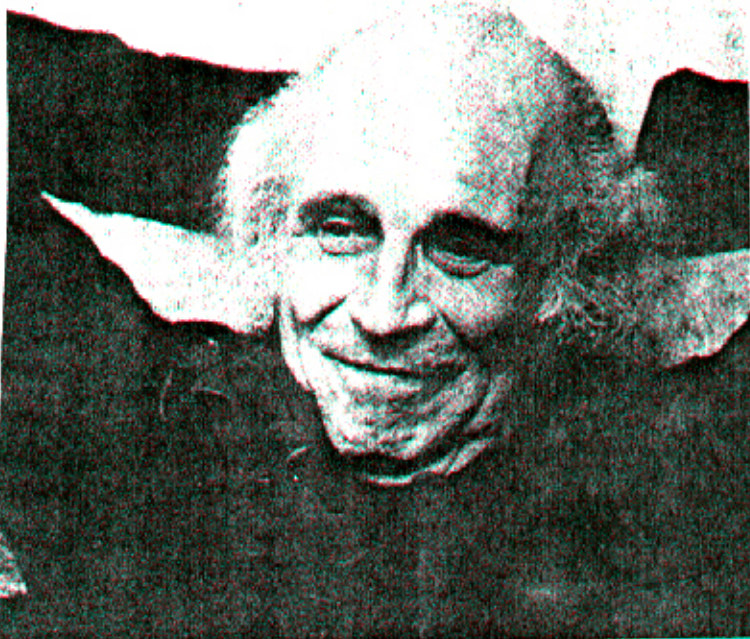
— Là encore, je ne sais pas. Sûrement pas, en fait. Je fais souvent un mauvais mot. Quand je détruis, je dis que je ne suis pas architecte. L'anarchie, c'est le respect du monde qu'on pourrait faire. Mais il y a toujours un type dans la rue qui attaque une femme, un père qui bat son gosse, un soldat qui tue sous l'autorité d'un officier. Si on supprimait les armes, on les mettrait tous à genoux, ces hommes. Mais ça, c'est de l'utopie. A moins que... Il y a sans doute un moyen, mais on ne l'a pas encore trouvé. Pourtant, c'est la seule façon de s'en sortir.

— Dans « Préface » vous affirmez : « Ce qu'il y a d'encombrant dans la morale, c'est que c'est toujours la morale des autres. » Mais ne faites-vous pas vous aussi, parfois, de la morale ?

— Si moi je suis un moraliste, alors... bravo, allez à l'église de Léo ! La morale, c'est vrai, c'est toujours la morale des autres. Ils sont bien tranquilles, les gens. Quand ils critiquent, c'est toujours les autres. Ils ne pensent pas à eux, à leur morale à eux.

— Et 68, il en reste quelque chose ?

— La porte est ouverte. 68, c'était fantastique. Une façon de penser absolument différente. S'il en reste quelque chose ? C'est difficile pour moi de savoir. Je ne suis pas assez en contact avec les gens. Je ne vois que ceux qui viennent me saluer après mon spectacle. Ils sont peut-être plus résignés, moins remuants, non ? Mais qu'est-ce que vous voulez faire ? Je ne suis pas missionnaire. Quoique...



#### VENDREDI 12 OCTOBRE

T.1.1 « Soldat Richter », téléfilm de Jean Pignol et Didier Decoin d'après l'œuvre d'Alexandre Rivenale - 21 h 50.

La confrontation, en 1943, d'un soldat allemand condamné pour avoir laissé s'échapper des otages français et d'un faux curé recherché par la police nazie. Avec Matthieu Carrière et Bernard Fresson, sobres et efficaces.

A.2 « Des grives aux loups », série de Philippe Monnier d'après l'œuvre de Claude Michelet - Episode n° 2 - 20 h 35.

Ciné-club. Cycle David O'Selznick : « La Furie du désir », de King Vidor - 23 h.

Une passion convulsive en pleine Caroline du Nord avec Jennifer Jones et Charlton Heston. Vibrant.

F.r.3 Vendredi, magazine d'André Campana : « Quand les Russes parlent », document de Dimitri Deryatkin - 20 h 35.

Micro et caméra-trottoir de l'autre côté du rideau de fer. Les Russes parlent. Et récitent la leçon officielle. A ne pas manquer.

« Laissez passer la chanson », émission de Pascal Serran - 21 h 30.

Avec Daniel Guichard qui interprète Piaf, Brassens, Trénet, Ferrat et Chevalier et donne actuellement des galas bénévoles pour rembourser l'achat d'un scanner. Beau geste.

#### SAMEDI 13 OCTOBRE

T.1.1 Julien Fontanes magistrat : « La Pêche au vif », série de Jean Cosmos ; réalisation de Guy-André Lefrauc - 20 h 35.

Tribulations d'un premier juge d'instruction malmené par ses chefs et haï par la mafia de la drogue. Bonjour les dégâts. Avec Louis Velle et, bien évidemment, Jacques Morel.

« Droit de réponse, l'esprit de contradiction », magazine de Michel Polac ; réalisation de Maurice Dagonson : « Les Ovais » - 22 h 10.

Petits hommes verts, E.T., Alien et tout plein d'illuminés.

F.r.3 « D'amour et de krips », émission de Kriss Graffiti - 21 h 30.

Avec la participation, en direct, du président du comité de soutien aux phantasmes en voie de disparition. Absolument.

#### DIMANCHE 14 OCTOBRE

T.1.1 « Exodus », d'Otto Preminger - 20 h 35.

Ils étaient vingt et cent ; ils étaient des milliers, là aussi, dans l'immédiat après-guerre. Face à la Terre promise qu'ils n'atteindront pas tous. Avec Paul Newman, Ralph Richardson et Eva Marie Saint. Vu et revu, mais toujours poignant.

A.2 « Concert magazine » : Beethoven, Septième Symphonie, orchestre de Paris, direction Eugen Jochnum - 22 h 45.

Un géant aux prises avec un géant. En simultané sur France-Musique, qui a déjà mérité de retenir votre attention des 20 h 30 avec le Requiem de Verdi en compagnie de Riccardo Muti.

F.r.3 « Merci Bernard ! », magazine de Jean-Michel Ribes - 20 h.

Cinéma de minuit, cycle aspects du cinéma fantastique : « Les Matins d'Orlac », de Karl Freund - 22 h 30.

Le destin tragique d'un homme à qui l'on a greffé les mains d'un tueur. Avec Peter Lorre.

#### LUNDI 15 OCTOBRE

T.1.1 « Est-ce bien raisonnable ? », de Georges Lautner - 20 h 35.

Rediffusion. Pour les fans de Miou-Miou. Sinon branchez-vous sur France-Musique. A la même heure un concert Scott Ross, le claveciniste qui décoiffe ?

A.2 « Le Grand Echiquier », émission de Jacques Chancel avec Gérard Oury et Michèle Morgan - 20 h 35.

Soirée cinéma avec, entre autres, François Perrier, Claude Berri, Pierre Richard, Farid Chopel, Jacques Higelin et François-René Duchâble. En attendant pour novembre le grand échiquier royal de Jessye Norman.

F.r.3 « Serpico », de Sidney Lumet - 20 h 35.

Blessé, un flic fait le point sur sa carrière. Avec Al Pacino dans le rôle du policier, et Mikis Theodorakis dans celui de la musique.

#### MARDI 16 OCTOBRE

T.1.1 « Tant que les hommes auront faim », émission-débat proposée par Roger Gicquel - 16 h 20.

Une réflexion sur l'étendue de la famine dans le monde. Dans le cadre

# Au risque de vous déplaire

PAR FABIAN GASTELLIER

de la journée mondiale de l'alimentation qui se poursuit à 23 h 15 sur T.1.1 avec les « Chants d'espérance » de Miguel-Angel Estrella, Toto Bissainthe, Paco Ibanez, Nicolas Peyrac et Francis Bebey, virtuose camerounais de la guitare. Participation de Christian Nucl, Jacques Delors et Raphaël Souchier.

« L'équipe Cousteau en Amazonie », série de Jacques-Yves et Jean-Michel Cousteau ; dernière



Miou-Miou dans « Est-ce bien raisonnable ».

Maurice Barrier et Bruno Devoldère dans « Des grives aux loups ».



L'émission de la semaine : « Tant qu'il y aura des profs », émission d'Hervé Hamon et Patrick Rotman, A.2 les mardi 16 octobre à 22 h 45, mercredi 17 octobre - 22 h 10 et jeudi 18 octobre - 21 h 35.

L'école est en crise. Dans les lycées, dans les collèges, dans l'enseignement professionnel, les rapports sont tendus, le rendement médiocre, l'échec omniprésent, les nerfs à vif. Les parents accusent les profs, qui accusent les élèves, qui accusent les parents, etc. Chacun tente - vainement - de repasser à l'autre la responsabilité de la crise. Il manque un point de vue d'ensemble, qui ne soit ni fragmentaire ni partisan.

Durant dix-huit mois, Hervé Hamon et Patrick Rotman ont effectué un tour de France, travaillé les dossiers, rencontré plusieurs centaines de personnes, du prof de base au directeur ministériel, pour réaliser une enquête sur les acteurs et le système de l'enseignement secondaire public. Cette enquête a donné lieu à une série d'émissions sur Antenne 2 et un livre aux éditions du Seuil (voir « l'Unité » n° 569).

L'idée directrice des émissions est de donner la parole aux professionnels de l'éducation, aux profs, de les filmer sur le terrain, sur le lieu de travail, dans leur classe, de se dégager des images conventionnelles et des paroles de bois. Trois lieux ont été retenus : le collège Romain-Rolland de Clichy-sous-Bois, le lycée Rabelais à Saint-Brieux, le lycée d'enseignement professionnel classique, un établissement d'enseignement professionnel spécialisé en mécanique automobile. Capital.

émission : « Un avenir pour l'Amazonie » - 20 h 35.

« Histoire à la Une », émission proposée par Gilbert Lauzun : « Fermez la parenthèse » - 21 h 30.

Le vingtième anniversaire de la destitution de Khrouchtchev. Sic transit gloria, en version soviétique commentée par Edgar Faure, K.S. Karol, Arthur Schlesinger et Claude Roy.

A.2 « Coup de torchon », de Bertrand Tavernier - 20 h 35.

Crapuleries sur fond de colonialisme : le numéro 1 000 de la collection série noire adapté par Aurenche, filmé par Tavernier et interprété par Noiret, Marielle, Mitchell, Audran et Huppert. Cinglant.

« Tant qu'il y aura des profs », série de trois émissions proposées par Hervé Hamon et Patrick Rotman. (voir encadré).

F.r.3 « La dernière séance », émission d'Eddy Mitchell et Gérard Jour-d'hui : « La police fédérale enquête », de Mervin Leroy, et « La Chute d'un Caid », de Bud Boetticher - 20 h 35.

#### MERCREDI 17 OCTOBRE

T.1.1 « Chronique d'une famille française », série d'Hervé Basle et Jacques Tréfeu. Deuxième épisode - 21 h 25.

F.r.3 « Scènes de la vie conjugale », d'Ingmar Bergman, dernier épisode - 22 h 20.

#### JEUDI 18 OCTOBRE

T.1.1 « Billet doux », série de Michel Berry et André Ruellan. Troisième épisode - 20 h 35.

« Infotision », magazine de la rédaction de T.1.1 proposé par Alain Denvers, Roger Pic, Maurice Albert et Jacques Decornoy - 21 h 30.

« La Fiancée du pirate », de Nelly Kaplan - 23 h 5.

Bernadette Lafont sème la zizanie chez les bien-pensants d'un petit village. Explosif.

A.2 « La Mafia », série de Damiano Damiani, épisode n° 2 - 20 h 35.

F.r.3 Histoire d'un jour, émission de Philippe Alfonsi et Patrick Pesnot : « le Procès Pétain » Première partie - 20 h 35.

Le 9 août 1945 commenté par Frédéric Pottecher - dont ce fut le grand premier procès - Maurice Siegel et Yvan Audouard.